

capable de rien faire. — Combattez à votre choix et jamais à la volonté de l'ennemi (préceptes que Montécuculli savait admirablement observer). — Donnez de la réputation à vos armes. — Mettez-vous à même de profiter de toutes les conjonctures. — Il faut toujours prévenir l'ennemi, et le charger avant qu'il soit en bataille. — Marcher, si le terrain est égal; mais rester en position, si l'on se trouve dans un poste avantageux. — Tirer continuellement, mais les uns après les autres, pour ne pas être dégariné de feu; *viser particulièrement les officiers*. — N'engager les réserves que dans un pressant besoin, et se ménager toujours un dernier appui. — Si l'on est moins nombreux, attaquer la nuit ou sur le soir. — Faire peu de prisonniers, pour s'éviter l'embarras de les garder, etc.

Feuquères, qui écrivait quarante ans après Montécuculli, divise ses préceptes, comme ce grand capitaine, en moyens de prévoyance, en préparatifs et en moyens d'action, et il en a fait l'application aux batailles auxquelles il a assisté. Son ouvrage est une source féconde d'instruction. Frédéric n'a pas fait un traité dogmatique; il n'écrivait que pour ses généraux; aussi ses conseils ont-ils la brièveté, la concision d'un commandement. Il posait pour règle capitale de la guerre qu'il ne faut jamais se laisser forcer à recevoir la bataille, et qu'il y a une égale habileté à la donner ou à la refuser à propos. Les principes dont recommande surtout l'application se résument ainsi: Il faut en venir aux batailles pour terminer les querelles. — Il faut les préméditer, car celles qui sont l'ouvrage du hasard n'ont pas de grands résultats. — Les meilleures sont celles que l'on force l'ennemi à recevoir. — En refusant une aile, et en renforçant celle qui doit attaquer, on peut porter beaucoup de forces sur l'aile de l'ennemi que l'on veut prendre en flanc. Cette manière d'attaquer offre trois avantages: 1° d'attaquer le point décisif; 2° de pouvoir prendre l'offensive avec des forces inférieures; 3° de ne compromettre que les troupes qu'on met en avant, et d'avoir toujours le moyen de se retirer. — Les attaques sur le centre amènent les victoires les plus complètes; car, si on parvient à le percer, les ailes sont perdues. — Les attaques de villages coûtent tant de monde, que je me suis fait une loi de les éviter. — Villeroi fut battu à Ramillies pour avoir placé une partie de ses troupes dans un terrain où elles ne pouvaient agir. — Il ne faut pas tirer en marchant; car c'est le terrain que l'on gagne, et non les ennemis que l'on tue, qui décide la victoire...

Nous bornerons ici ces citations, et nous terminerons par la douloureuse réflexion qu'elles nous inspirent: Comment tant et de si puissantes intelligences ont-elles mis leur gloire à raffiner les moyens de s'entre-tuer, et comment les peuples, qui ont tant souffert de leur orgueil, de leur insensibilité, de leur égoïsme et de leur ambition, sont-ils encore assez niais pour les applaudir?

— Jeu. Le jeu de la bataille est le plus simple des jeux de cartes. Il se joue à deux, et avec un jeu de cinquante-deux cartes, les cartes conservant leur valeur habituelle. L'un des joueurs mêle les cartes, fait couper et les distribue une à une jusqu'à la dernière. Chacun ramasse son paquet, sans le déranger ni le regarder, et le tient de la main gauche, la partie blanche ou tarotée en dessus. Celui qui n'a pas donné tire alors la carte de dessus et la retourne sur la table. L'autre joueur en fait autant, et celui dont la carte est la plus forte l'emporte. Il fait donc une levée, c'est-à-dire il ramasse les deux cartes et les met sous son paquet, puis il continue la partie en retournant une nouvelle carte. Quand le hasard veut que les deux joueurs retournent deux cartes de même valeur, quelle que soit la couleur, il y a *bataille*. Ils laissent alors ces deux cartes sur la table et en tirent chacun une seconde, et c'est celui dont la nouvelle carte est la plus forte qui prend le tout. Quelquefois cependant les deux nouvelles cartes font elles-mêmes bataille. Il peut même en arriver autant aux deux suivantes. Dans tous les cas, la plus forte carte l'emporte, quand cette rencontre cesse d'avoir lieu. La partie se termine lorsque l'un des joueurs a pris toutes les cartes de l'autre. Suivant M. Paul Boiteau, «l'innocente bataille à dû être le premier jeu de cartes français. Si, ajoute-t-il, Charles VI jouait aux cartes, il devait tout au plus jouer à un jeu de cette nature. Et de la bataille a dû naître le piquet.»

Bataille de Babylone. D'après ce titre belliqueux, on s'attend sans doute à quelque combat sanglant comme celui qui aurait pu précéder l'entrée d'Alexandre dans la Chaldée. Que le lecteur se rassure, car cette *Bataille de Babylone* rentre entièrement dans le système très-pacifique de Fourier: la lutte que nous allons analyser n'exige que de bonnes dents, de bonnes fourchettes et des couteaux bien affilés, qui n'ont rien d'homicide. Après la lutte, au lieu de ces images qui font frémir les optimistes les plus endurcis, au lieu de débris humains, les ruines n'offriront à l'œil que les restes de quelques petits pâtés et le spectacle de nombreuses bouteilles vides. Les gastronomes seuls pourront s'émouvoir en présence de ce carnage pantagruélique.

Les rivalités et le goût des batailles étant enracinés trop profondément dans le cœur humain pour qu'il soit possible de les en arra-

cher entièrement, Ch. Fourier, dans son *Système harmonien*, a tourné habilement la difficulté. Au lieu de prétendre étouffer les germes d'émulation entre les différents peuples, il les accepte, il les maintient, mais à la condition d'en modifier complètement la nature et la direction; en un mot, il met la caricature à la place du drame, et métamorphose le sabre du conquérant en une batte d'Arlequin. Il n'a pas la prétention de supprimer les batailles; mais il veut que l'industrie, à laquelle la guerre porte un coup mortel, en retire des fruits utiles. Qu'on propose aux armées, pour prix de la victoire, non plus une ville ou une province, mais une palme pacifique pour la perfection dans un genre d'industrie quelconque. C'est la donnée sur laquelle repose le principe des expositions universelles, dont la vogue va sans cesse en croissant, avec cette différence que, dans les expositions, on récompense plutôt les succès ayant rapport aux arts ou à la partie artistique de l'industrie, tandis que Fourier va chercher pour sujet de concurrence une chose tout à fait commune. La grande médaille d'honneur sera décernée au peuple qui se sera le plus distingué... dans la confection des petits pâtés. Écoutez l'*Homère* de cette *gastromachie*, dont le champ de bataille est Babylone.

« Soixante empires, qui veulent concourir, ont apporté leurs matériaux, leurs farines et objets de garniture, les sortes de vins convenables à leurs espèces de pâtés. Chaque empire a choisi les gastronomes et pâtisseries les plus aptes à soutenir l'honneur national et à faire triompher ses petits pâtés. Avant son arrivée, chaque armée a envoyé les ingénieurs disposer les cuisines de bataille. Les juges siègent à Babylone et sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe.

« L'armée, forte de 600.000 combattants et de deux cents systèmes de petits pâtés, prend position sur l'Euphrate, formant une ligne d'environ cent vingt lieues, moitié au-dessus, moitié au-dessous du fleuve. Avant l'ouverture de la campagne, soixante cohortes de pâtisseries d'élite se détachent pour le service de la haute cuisine de bataille du grand Sanhédrin gastrophique de Babylone. C'est un haut jury qui fait fonction de concile œcuménique sur la matière. En même temps, on détache des soixante armées cent vingt bataillons de pâtisseries de ligne, qui se répartissent par escouades, de chaque armée, pour fabriquer les petits pâtés selon les instructions de leurs chefs. Chacune des soixante armées se classe dans le centre ou aux ailes, suivant la nature de ses prétentions.

L'aile droite en petits pâtés farcis. . . 20
Le centre en vol-au-vent à sauce. . . 25
L'aile gauche en mirlitons garnis. . . 15

60

L'affaire s'engage par des fourrés de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche sur les mirlitons qui sont dégustés à Babylone par le grand Sanhédrin. On ne peut présenter au concours plus de deux à trois systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si elle excédait le nombre trois.

Au bout d'une semaine employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le Sanhédrin rend un jugement provisoire d'après lequel les trois empires, France, Japon et Californie, ont remporté un très-grand avantage, et tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis provisoirement.

Laissant de côté les détails de la bataille, qui sont fort compliqués, nous passerons à l'issue de la lutte gastrophique.

« A la fin de la campagne, il y aura eu vingt-cinq empires vaincus et trente-six triomphants. Un même empire peut réussir à faire adopter deux ou trois espèces de sa composition, ce qui explique ce chiffre de soixante et un, lorsque nous n'avons annoncé que soixante empires prêts à entrer en lice, ou, pour mieux dire, en fourneaux.

« Au jour du triomphe, les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par exemple Apicius est vainqueur principal; on sert ses petits pâtés au début du dîner. A l'instant les 600.000 athlètes s'arment de bouteilles de vin mousseux, dont le bouchon ébranlé et contenu par le pouce est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone et, au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300.000 bouchons. Leur fracas, accompagné des cris de *vive Apicius!* retentit au loin dans les antres des monts de l'Euphrate. Au même instant, Apicius reçoit du chef du Sanhédrin la médaille d'or portant en exergue: «A Apicius, triomphateur en petits pâtés à la bataille de Babylone, donnée par les soixante empires.» Leur nom est gravé sur le revers de la médaille.

Nous avons extrait presque en entier le passage de la *Bataille de Babylone* du tome deuxième du *Traité d'association* de Fourier, en ayant soin de le rendre intelligible, afin que nos lecteurs puissent savoir à quoi s'en tenir sur ce thème d'interminables plaisanteries dirigées contre son inventeur. On voit maintenant que, si le texte est original, bizarre, excentrique, l'idée, au fond, n'est nullement ridicule, et cependant des esprits sérieux, prenant la chose au pied de la lettre, n'y ont presque rien compris. Le P. Félix, dans une récente conférence sur ou plutôt contre l'éco-

nomie politique, s'est trompé en attribuant cette fantaisie à la science des Turgot, des Smith et des Laboulaye, et plus gravement encore dans l'explication qu'il a essayé d'en donner. M. Henri Baudrillard, plaçant pour l'économie politique contre l'orateur sacré, ne voit dans la *Bataille de Babylone* qu'une bouffonnerie rabelaisienne. Nous avons essayé de démontrer à nos lecteurs que l'idée de Fourier avait une portée véritable, sans toutefois y ajouter, vu l'excentricité de la forme, plus d'importance que Fourier lui-même, qui riait le premier de sa bataille gastrophique.

On le sait, ce rêveur pacifique soupirait après une *harmonie universelle*. Or, qu'y a-t-il de plus opposé à l'harmonie que la guerre, le tumulte, le choc de deux armées et le chaos des batailles? Aussi Fourier dresse-t-il toutes ses batteries contre l'ennemi, et comme le sérieux lui paraît ici un pistolet de paille, il se décide à s'armer des grelots de la Folie. Cette tactique de guerre est un peu contre ses habitudes. Passons-lui donc cette fantaisie, comme nous pardonnerions à un éléphant de danser mal sur la corde. Son rire fait la grimace: rir de philosophe, rir de réformateur. Quoi qu'il en soit, on fait souvent, en littérature, allusion à la *bataille de Babylone*. Voilà pourquoi nous devions, dans cet ouvrage, quelque développement à cette bataille, omise jusqu'ici par tous les dictionnaires.

Bataille des Vices contre les Vertus, pièce satirique extrêmement curieuse et peu connue, composée par le vieux Rutebeuf. Le grand d'Aussy nous a donné sur ce morceau très-intéressant, non-seulement au point de vue littéraire, mais encore au point de vue politique et historique, de très-bons renseignements. Cette pièce, dit-il, l'une de celles qui flétrissent par milliers sous saint Louis, est, ainsi que beaucoup d'entre elles, une satire assez directe de sa personne et de son administration. Elle attaque principalement les tendances par trop dévotées du roi, et ses sympathies pour l'ordre des dominicains et des Jacobins. Un autre vieux poète français, le *Nouveau Renard*, contient également une violente sortie contre ces deux ordres religieux, et surtout contre le premier. La *Bataille des Vices contre les Vertus*, quoique s'annonçant comme devant être très-violente, est néanmoins plutôt conçue dans le genre ironique et badin. Legrand d'Aussy en cite un assez long passage, qui fait allusion à l'empire inquisitorial et tyrannique que les membres des deux ordres exerçaient dans les familles et surtout dans le midi de la France. Croyaient-ils avoir à se plaindre de quelqu'un, ils le dénonçaient comme hérétique, et le malheureux était perdu. C'est ce que le poète désigne par ces langues affilées, dont les reproches ont des suites si dangereuses; c'est ce qu'il indique par l'empressement affecté qu'on montrait à les accueillir, à leur offrir des présents pour se les rendre propices.

Bataille des sept arts, ancien poème français par Henri d'Andeli. Legrand d'Aussy en a donné une analyse détaillée dans les notices et extraits des manuscrits. «Quoique ce poème, dit-il, publié sur le déclin du XIII^e siècle, soit piquant par la nature du sujet qu'il traite et par le bon goût que l'auteur annonce dans son épilogue, le style en est si obscur, qu'il en devient presque énigmatique. D'ailleurs, tous ses détails tiennent à l'état où se trouvaient alors les études en France; et si l'on ne connaît ce qu'étaient à cette époque l'enseignement et les sciences, il est très-difficile de le suivre. C'est une fiction critique et satirique, comme on en faisait tant alors, qui s'attaque exclusivement à l'organisation absurde de l'université de Paris.» L'auteur insiste principalement sur les dissensions et les discordes scolastiques qui éclatèrent entre elle et l'université d'Orléans. Le poète, usant de ces personifications abstraites, si en faveur à cette époque, suppose que Logique et Grammaire entrent en guerre. Chacune d'elles, de son côté, l'une à Orléans et l'autre à Paris, forme une armée de ses adhérents et de ses vassaux. Elles se livrent bataille, et le succès du combat est tel, que l'auteur se voit forcé d'en gémir. Dans les deux camps figurent tous les grands noms littéraires de l'antiquité, et chacun lutte pour le triomphe de sa cause. Ce récit est plutôt curieux que réellement intéressant.

Bataille navale (en espagnol, la *Batalla naval*), comédie de Cervantes, dont le texte, ainsi que celui de la *Gran Turquesca* et de *Jérusalem*, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ces diverses pièces ont été composées et représentées en 1584. La perte de la *Bataille navale* est d'autant plus regrettable que, suivant la judicieuse observation de Ticknor (*History of spanish literature*, New-York, 1849, 3 vol. in-8°), cette pièce était une mise en scène fort dramatique du célèbre combat naval de Lépante, dans lequel Cervantes eut la main gauche fracassée par un coup de feu. Ainsi que l'auteur nous l'apprend dans le *Prologue* de ses comédies publiées en 1615, à Madrid, chez le libraire Juan de Villaroel, la *Bataille navale* fut représentée, pour la première fois, dans cette ville. C'est dans cette comédie que Cervantes se hasarda à réduire à trois le nombre de cinq journées, qui formait la division habituelle des œuvres théâtrales. Cette heureuse innovation a été adoptée depuis par tous les écrivains dramatiques de l'Espagne.

Bataille des livres (LA), écrit satirique, de Jonathan Swift. Le chevalier Temple, protecteur et ami de Swift, avait publié un essai en faveur des anciens, au moment le plus animé de la grande querelle qui divisa les esprits, pendant une partie du XVII^e et du XVIII^e siècle. Wotton répondit dans un opuscule, auquel le célèbre Bentley ajouta un appendice, dans lequel il s'efforçait de discréditer Esope et Phalaris, que le chevalier avait fort vantés. Charles Boyle, depuis comte d'Orery, auteur d'une nouvelle édition de Phalaris, riposta avec autant de verve que d'érudition, et Bentley répondit à son tour par un lourd et indigeste volume. C'est alors que Swift se jeta dans la mêlée, et, de sa plume la plus mordante, défendit à la fois les anciens et son ami le chevalier, en publiant cette piquante boutade, sous le titre de: *Récit véritable d'une bataille entre les livres anciens et modernes, donnée vendredi passé dans la bibliothèque de Saint-James*.

Voici la fiction que suppose Swift pour entrer en matière:

Boyle, le bibliothécaire royal, champion des modernes, opéra un jour une révolution dans la bibliothèque de Saint-James. Les anciens avaient occupé jusque-là les plus beaux appartements; ils cédèrent en partie la place d'honneur aux modernes. L'anarchie fut au comble sur les rayons de la bibliothèque, quand Aristote se vit le voisin de Descartes, et Virgile celui de Dryden. Un premier débat n'aboutit qu'à faire déclarer une guerre en règle. Les deux armées se rangent en bataille. Survient un apologue en action, qui se passe dans l'angle d'une fenêtre: c'est une araignée et une abeille qui récriminent sur leurs défauts respectifs et font valoir leurs qualités. Esope interprète cet apologue; la dispute des deux insectes est exactement celle des anciens et des modernes. L'araignée représente les modernes avec leurs prétentions et leurs paradoxes; l'abeille, image de l'activité industrielle, façonne, comme les anciens, le miel et la cire, la douceur des mœurs et les lumières de l'esprit. Le discours d'Esope soulève un immense tumulte, et les adversaires entrent en campagne. Rien de plus plaisant que les commandements donnés par Swift aux généraux et capitaines qu'il range en bataille, et que les ressorts comiques dont il se sert. Les noms et les fonctions les plus disparates, les épithètes homériques s'adaptant à des personnages français ou anglais, les dieux de la mythologie se rencontrant avec les héros modernes, des allusions malicieuses, des louanges spirituelles, des antithèses dramatiques, des épisodes burlesques, des armes dont le choix symbolise les défauts ou les qualités des caractères, des péripéties habilement échelonnées, tels sont les ingrédients de cette épopée tragi-comique, dont le dénouement est contraire à la vérité.

La *Bataille des livres* est un modèle d'imagination, de plaisanterie et de bon sens. «Swift, dit M. H. Rigault, sema dans la discussion un grand nombre d'idées justes et spirituelles, sur l'obligation pour la vraie critique de savoir admirer les beautés; sur la nature de la poésie méconnue par Fontenelle; sur l'imitation confondue avec la servilité, par les copistes des anciens; sur l'interprétation des textes antiques, où l'érudition hasardeuse de Bentley avait introduit des nouveautés téméraires.»

On revoit dans cette œuvre tous les traits caractéristiques du style de Swift, ce condottiere de la satire, marchant à la guerre politique, religieuse ou littéraire, avec un sang-froid, une adresse et une sûreté de coup d'œil, un mépris superbe de ses adversaires et un approvisionnement de projectiles, qui devaient ramener la victoire. Le *Lutrin* de Boileau met aussi en scène un combat où les livres servent d'armes aux acteurs de la lutte; la *Bataille* imaginée par le doyen de Saint-Patrick n'a qu'une analogie très-éloignée avec l'épisode si connu du *Lutrin*. Swift ne plaisante guère à la manière de Despréaux; sa verve emporte toujours le morceau; mais son imagination est d'une fécondité inépuisable. S'il entre en campagne, c'est pour frapper d'estoc et de taille. L'expression choisie lui, nue et simple, est la servante docile de l'idée.

« Cette charmante bouffonnerie, a dit M. Mézières, parodie plaisamment les formes épiques; la satire porta ses fruits, et les rieurs, qui s'étaient rangés d'abord du côté des modernes, dont le talent et l'esprit défendaient admirablement la cause, ne tardèrent pas à passer dans le camp opposé. »

Bataille d'Hermann (LA), poème dramatique de Klopstock. Les poèmes dramatiques de Klopstock, qui sont au nombre de six, conviennent plutôt à la lecture qu'à la scène. On ne saurait y méconnaître la manière large de l'auteur de la *Messie*, mais l'inspiration du poète lyrique ne pouvait se faire aux entraves d'une action réglée par la logique. La *Bataille d'Hermann*, *Hermann et les princes*, la *Mort d'Hermann* sont des sujets nationaux, qui se lient ensemble en une espèce de trilogie. Klopstock appelle ces drames des *bardits*, voulant indiquer par cette dénomination qu'il a cherché à y reproduire la manière des anciens bardes. Dans son premier bardit, il peint la défaite de Varus dans la forêt de Teutobourg; dans le deuxième, il célèbre l'assaut que les Germains donnèrent au camp des Romains commandés par Caccina; dans son troisième, enfin,